

Les classes sociales dans *La Fête des masques* de Sami Tchak

Eric MOUKODOUMOU MIDEPANI,

Institut de Recherche en Sciences Humaines
(IRSH) / CENAREST (Gabon),
ericmidepani@hotmail.fr

Résumé

L'article a pour objectif d'étudier la figuration des classes sociales dans *La Fête des masques* de Sami Tchak. Il est, en premier lieu, une analyse des modes de vie et d'action des gouvernants et en second lieu celle des représentations du peuple, à la lumière de la méthode sociocritique.

Mots-clés : Classes sociales-gouvernants-peuple-valeurs-idéologies.

Abstract

The article aims to study figuration the representation of social classes in the novel by the togolese writer Sami Tchak, *The festival of masks*. It is, in the first place, an analysis of rulers and secondly that of the people in the light of the sociocriticism.

Keywords: Class-rulers-people-values-ideologies.

Introduction

Une classe sociale est une notion sociologique qui permet de déterminer, depuis le XIX^e siècle, un ensemble d'individus, partageant certains critères liés à l'opposition sociale, comme les revenus, et la profession. Elle reste hiérarchisée à travers un état d'activité, une situation ou une position (classe ouvrière, classe moyenne (A. de Tocqueville, 1835) ou encore une échelle de valeurs (classe supérieure, classe inférieure).

K. Marx définit la classe en fonction de la possession, ou non, des moyens de production, dans la mesure où cette caractéristique détermine les conditions matérielles dans lesquelles vit l'individu. Les ouvriers ont, avant tout, en commun les conditions de travail pénibles et des salaires faibles (Marx parle d'aliénation). C'est dans ce cadre des rapports de production capitalistes qu'ils prennent conscience de former une classe, et, décident de s'organiser pour défendre leurs intérêts.

Le sociologue F. Dubet (2012) s'est intéressé à l'existence des classes sociales en Europe, avec pour objectif, l'analyse de la possibilité d'une autre stratification, s'appesantissant sur les rapports entre les classes sociales et les inégalités sociales, et, les rapports entre les classes sociales et l'idéologie.

L'analyse est, avant tout, un effort de compréhension de la notion de classe sociale. Dans cette logique, le chercheur va faire une différence entre la classe sociale et la caste. Pour lui, la classe sociale est une organisation sociale, la caste s'origine dans une conception ontologique fondée sur les inégalités entre les individus. Les classes sociales dérivent donc de l'opposition, dans la société industrielle, entre le travail et capital et de l'opposition entre des patrons et des salariés.

S'inspirant des travaux du philosophe K. Marx (1848 et 1867) F. Dubet (2012, p. 3) a, d'abord, analysé les critères de définition d'une classe sociale que sont : « Le revenu, le prestige, l'influence, les niveaux et les types de consommation, les conditions de vie, la conscience des conflits ».

Il a, ensuite, analysé les rapports entre ces classes sociales qui, selon lui, portent sur quelques maîtres-mots : « domination, exploitation, solidarité, concurrence... » (*idem*).

En outre, il a étudié les classes sociales et la conscience que les personnes ont de leurs intérêts. Il en est, de même, des rapports entre les classes sociales et leurs modes de représentation : « les organisations de classe, les associations des syndicats, les partis politiques » (*ibid.*, p. 4).

Dans son article, « Henry Lopès et William Sassine, métis et romanciers africains négro-africains », A. Berthe(1999) a fait une étude des rapports entre les

écrivains que sont W. Sassine et H. Lopès, la question du métissage et leurs romans. Il consacre une partie de son étude à l'analyse des rapports entre l'idéologie et les classes sociales. La méthode d'analyse a consisté à établir la relation entre les procédés de création des personnages et les classes sociales. Il démontre, à l'issue de cette analyse, que les personnages de l'œuvre romanesque d'H. Lopès sont des personnes de la bourgeoisie et ceux de l'œuvre de W. Sassine : des marginalisés.

Il démontre, également, que les personnages des romans d'H. Lopès véhiculent l'idéologie d'une classe sociale, notamment lorsqu'ils sont issus de la bourgeoisie. Dans cette perspective, l'œuvre littéraire est une critique de l'idéologie politique de la classe des gouvernants au pouvoir, à l'instar du népotisme et du communisme.

En outre, le critique littéraire a analysé les conditions socio-économiques dans lesquelles les personnages de l'œuvre romanesque de W. Sassine naissent : la précarité. Il en est de même de l'exclusion du système éducatif et du destin.

Il a, enfin, analysé les idéologies des marginalisés que sont : la justice, le bien-être social. Il en est, de même, des rapports entre les marginalisés, et, les autres classes sociales : l'incompréhension, l'obscurantisme, l'égoïsme, le pessimisme.

Le roman que nous analysons est *La Fête des masques* de Sami Tchak. L'écrivain y narre l'histoire d'une famille pauvre, qui change de classe sociale. A partir de cette famille, le narrateur décrit la classe des gouvernants et, aussi, celle des démunis : leurs conditions de vies, leurs aspirations, les rapports que ces organisations sociales entretiennent entre elles. Le critique littéraire A. S. Sprenger (2005) résumant le roman note :

Le récit de l'écrivain togolais Sami Tchak roman qui aborde des thématiques aussi crues que la scato, la nécrophilie ou, bien encore, d'autres humiliations.... Dans un pays d'Afrique noire et souffrante que l'auteur se résigne à appeler « ce qui nous sert de pays » s'entrechoquent les mondanités obscènes de la classe dirigeante et la misère des plus démunis.

Le problème sous-jacent, dans ce roman, est celui de la frustration des pauvres. Spoliés par les gouvernants qui ont accès aux deniers publics et s'enrichissent, les démunis vivent mal leurs conditions. Nous partons de l'hypothèse selon laquelle le partage des richesses, dans la société romanesque, et plus précisément, une meilleure redistribution des deniers publics, est la condition essentielle de l'éradication des frustrations des démunis, laquelle redistribution

permettrait la mise en place d'une meilleure justice sociale. Le sociologue F. Dubet (2014) dit à propos de ce concept qu'il est un principe politique et moral qui a pour objectif une égalité des droits et une solidarité collective. Ils permettent une distribution juste et équitable des richesses, qu'elles soient matérielles ou symboliques, entre les différents membres de la société.

L'analyse de ce roman se fait à la lumière de la méthode sociocritique (C. Duchet, 1979) qui est une approche du fait littéraire. Elle s'attarde sur l'univers social présent dans le texte littéraire. Pour ce faire, elle s'inspire, tant et si bien, des disciplines semblables comme la sociologie de la littérature (G. Lukács, 1989). Elle s'intéresse aux modalités d'incorporation de l'histoire (E. Cross, 2003), non pas seulement au niveau des contenus, mais aussi au niveau des formes. Elle est une analyse des tensions entre les classes sociales, comme l'affirme R. Fayolle (1979, p. 215) : « La sociocritique cherche scrupuleusement à déchiffrer ces marques (celle des conditions sociohistoriques à la production des textes littéraires et à ses lectures) et à lire, notamment, dans les textes littéraires, les luttes idéologiques à différents moments de la lutte des classes ».

Cet article se fait en deux parties. Dans la première nous analysons la figuration des gouvernants et dans la seconde celle du peuple.

1. Les gouvernants omnipotents, riches et désaxés

Les gouvernants sont constitués des hommes occupant des fonctions politiques, au sens de l'autorité comme le simplifie le narrateur : « tous ces hommes qui ont le pouvoir » (S. Tchak, 2004, p. 44). Ils sont détenteurs de la capacité légale de faire une chose, d'agir pour un autre, puisqu'ils ont reçu un mandat ; ils ont l'autorité dans leur pays.

De plus, ils disposent de tous les moyens financiers, suivant le propos laconique du narrateur : « Et tous ces hommes qui ont le pouvoir de l'argent » (*ibid.*, p. 44), c'est-à-dire : « des gens riches » (*ibid.*, p. 81).

Ils sont aussi possesseurs des outils destinés, dans leurs conceptions ou dans leurs utilisations, à neutraliser, à blesser ou à tuer un être vivant ou à causer une destruction matérielle comme le relève le narrateur : « Et tous ces hommes qui ont le pouvoir de l'arme » (*ibid.*, p. 44). Ils s'appuient sur la loi fondamentale qui fixe l'organisation et le fonctionnement de leur Etat comme l'indique le narrateur dans ce passage : « Et tous ces hommes qui ont le pouvoir de la Constitution » (*idem*).

Le gouvernant est l'homme politique qui est appelé par des titres honorifiques (L. Pinto, 2009) tels que : « Son Excellence » (*ibid.*, p. 51). Le narrateur indique

d'ailleurs un autre titre identifiant un homme au-dessus de tous les autres : « Le Suprême » (*ibid.*, p. 56). Il est, en outre, celui qui existe, de tout temps, aussi bien autrefois que maintenant, l'indestructible (L. Brisson, 2006) comme le mentionne le narrateur lorsqu'il évoque la plus importante autorité politique du pays prise quasiment pour une divinité ou une déité : « le Suprême éternel » (*ibid.*, p. 63).

Dans cette logique, il est question d'une personne qui a joué un rôle primordial dans la fondation de son pays. Cette autorité politique est le chef d'une communauté ayant conscience d'être unie par une identité historique, culturelle, linguistique ou religieuse, caractérisée par un territoire propre, organisée en Etat, régie par la constitution (J. Y. Dormagen, 2015, p. 38). Le narrateur le désigne également en tant que *pater familias*: « le père de ce qu'on appelle la nation, notre nation, la grande nation » (S. Tchak, 2004, p. 71). L'anthropologue H. Memel-Foté (1991, p. 7) nous apprend, à ce propos : « sont ainsi nommés les leaders, qui ont acquis l'indépendance de leur pays, et, fondé la nation comme communauté politique des personnes libres et égales en droit. »

Il a un rapport paternel avec les enfants de toute la population, lequel rapport, se donne à lire dans l'usage d'un mot le désignant : « Tu reviendras seul, Antinoüs, mon enfant » (S. Tchak, 2004, p. 80).

Ils sont aussi désignés par un adjectif traduisant une distinction honorifique : « les dignitaires » (S. Tchak, 2004, p. 57).

De plus, le gouvernant est un agent du pouvoir gouvernemental. Il est à la tête d'un ministère et représente l'Etat (Engels, 1884) pour ce qui concerne cette entité administrative. Dans le roman, ces agents comprennent avant tout : « Le ministre » (*ibid.*, p. 45). Le narrateur parle de celui qui a pour fonction la valorisation des arts, des lettres, des sciences, des modes de vie, des lois, des systèmes de valeur, des traditions et des croyances du pays: « le ministre de la culture » (*idem*). En dehors du ministre de la culture, le narrateur parle de celui qui est chargé de la sécurité intérieure, de l'administration du territoire et des libertés publiques: « le ministre de l'intérieur » (*ibid.*, p. 59).

En outre, la classe sociale des gouvernants est constituée de personnes chargée de diriger le cabinet d'une personnalité politique, d'organiser le travail de ses membres, d'élaborer et de mettre en œuvre la politique étrangère du gouvernement aux orientations et aux options définies par le Chef d'Etat : « directeurs de cabinet » (*ibid.*, p. 57) ou encore : « directeur du cabinet du ministère des Affaires étrangères » (*ibid.*, p. 58).

Les gouvernants sont aussi des représentants de l'Etat auprès d'un autre ou, parfois, auprès d'une organisation internationale. Le narrateur parle « des

ambassadeurs » ou dans une toute autre situation de personnes dont la fonction est la gestion du service de l'Etat , chargé des relations avec les ressortissants de l'Etat accréditant au sein d'un autre, dont le rôle est aussi la protection de la communauté dans ce pays. Le narrateur parle, en effet, dans un passage, de : « des consuls » (*ibid.*, p. 81).

Par ailleurs, ces gouvernants sont désignés par des noms d'animaux (A.H. Assah, 2008), certains à l'instar de celui utilisé par l'un des personnages dans un passage : « cochons » (S. Tchak, 2004, p. 52). Ce même mot est une injure puisqu'il signifie un homme sale. Ils sont aussi désignés par des noms de personnes qui ; à l'état d'adulte est d'une taille inférieure à la moyenne du type auquel il appartient : « les nains qui les gouvernent » (*ibid.*, p. 58).

Cette classe sociale est, de surcroît, constituée de membres de l'armée détenant une position d'autorité hiérarchique comme cela le rapporte le narrateur décrivant le mariage de l'un d'eux dans ce passage : « Le capitaine » (*ibid.*, p. 46).

Les membres de cette classe possèdent une pluralité de voitures ce qui se laisse transparaître dans ce passage : « une BMW, l'une des quinze voitures d'Alejo » (*ibid.*, p. 53). Des voitures de luxe, à l'instar de la « BMW » ou de la limousine comme celle de l'un des officiers que décrit le narrateur : « un jour, pour la première fois, à bord d'une limousine noire, le capitaine, lui-même vint chez nous » (*ibid.*, p. 78).

Ils sont possesseurs des biens immobiliers à l'instar des hôtels sophistiqués dans lesquels l'on retrouve le spa, le sauna, la piscine, des services personnalisés, qui sont luxueux et très chers : « On appelait hôtel privé de Son Excellence » un hôtel de cinq étoiles... » (*ibid.*, p. 56) ou d'habitation d'un domaine seigneurial à l'instar de celui de la plus importante autorité politique que décrit le narrateur dans un passage : « Son Excellence vous fait l'honneur de vous offrir un verre dans son château » (*ibid.*, p. 79).

Par ailleurs, cette classe sociale est une compagnie de personnes considérées comme dignes de vénération ou, de respect par les personnes économiquement faibles. Le narrateur rapportant l'observation d'un jeune, qui a assisté à l'une des fêtes organisées par le chef de l'Etat dit qu'elle est « une auguste compagnie » (*ibid.*, p. 57).

Ils sont un milieu fermé constitué d'un groupe de personnes, qui se fient, entièrement, à la plus importante autorité du pays comme le révèle le narrateur : « le cercle très restreint des hommes de confiance du Suprême » (*ibid.*, p. 59).

Dans un autre ordre d'idées, les gouvernants sont, constitués de personnes diplômées, dans une discipline qui permet une étude approfondie des œuvres

littéraires notamment celle de la romancière française M. Yourcenar (1951) dans lequel ,elle parle de l'empereur romain Hadrien dont les thèmes essentiels sont le pouvoir, la vie, la mort. Faisant le portrait de l'un des officiers de l'armée, le narrateur dit d'abord que « Gustavo était le seul militaire de Ce Qui nous sert de pays à avoir fait des études universitaires jusqu'à obtenir un doctorat en littérature, préparé et soutenu en Europe » (S. Tchak, 2004, p. 60). Ensuite il dira à propos du même militaire dans un autre passage : « Le capitaine Gustavo, qui avait écrit et soutenu avec brio sa thèse sur Mémoires d'Hadrien de Marguerite Yourcenar » (*ibid.*, p. 61).

Ces gouvernants ont des épouses (D. Brahim, A. Trevarthen, 1998), lesquelles se caractérisent par plusieurs aspects. Le premier est l'aspect physique. Certaines sont décrites par rapport leur corpulence. Aussi, lit-on : « le directeur du cabinet du ministre des Affaires étrangères, flanqué lui de sa femme obèse, dont les énormes cuisisses pouvaient faire cent fois mon poids » (S. Tchak, 2004, p. 58). Dans cette logique, elles sont aussi des femmes qui se caractérisent par leur physionomie : « Elle était d'une telle laideur qu'on ne pouvait pas ne pas la remarquer » (*ibid.*, pp. 58-59). Décrivant la physionomie de la femme du ministre de la culture, le narrateur dit : « Sa beauté agressât secrètement ma masculinité » (*ibid.*, p. 58) il en est de même du sentiment éprouvé à leurs égards : « On la trouvait finalement sympathique » (*ibid.*, p. 59) ou de l'émotion ressentie « On la trouvait même désirable comme un phénomène anormal destiné à la satisfaction d'obscurs fantasmes » (*idem*).

Elles sont fières, hautaines comme celle du ministre de la culture : « une de ces femmes regardant le monde de très haut » (*ibid.*, p. 58). Elles se caractérisent par leur port vestimentaire : « Sa femme, grande, bien mise... » (*idem*).

Elles ressentent de l'amour inavoué pour les autres hommes de leur classe sociale : « L'homme dont beaucoup de femmes gardaient la photo sous leurs robes » (*ibid.*, p. 60).

Dans cette logique, ces hommes ont des rapports ambigus avec les corps de leurs amantes. Soit ils jouent avec elles, comme le dit l'une des maîtresses « j'ai compris qu'aucun d'eux ne voit en moi une épouse ni même une maîtresse, juste une jeune femme avec qui on peut jouer » (*ibid.*, pp. 16-17), soit ils les tuent « Carlos de venait de tuer Alberta » (*ibid.*, p. 27) ils battent le cadavre « Il s'approcha du cadavre : Répète ce que tu m'as dit Alberta .il leva la main et la rabattit avec une extrême violence sur le visage inerte » (*ibid.*, p.39), ils ont des rapports sexuels avec le cadavre : « Il frappa encore et encore. Soudain son sexe se redressa, plus rapide que jamais [...], il ne pouvait plus désobéir a son phallus [...] après cet acte, Carlos se sentit heureux, très heureux comme dans un rêve » (*ibid.*, pp. 30-31). Ce sont des

nécrophiles. Dans cet ordre d'idées, la sexualité est l'un des sujets de conversation que les personnes de cette classe sociale ont lorsqu'ils organisent une cérémonie comme le dit le narrateur : « les plaisanteries polissonnes » (*ibid.*, p. 60).

Ils montrent un très grand appétit lors des cérémonies, à l'instar de celle qui est rapportée par le narrateur : « j'avais compris le caractère gargantuesque de ce dîner » (*ibid.*, p. 59), lequel appétit se confirme dans l'usage par le narrateur d'une comparaison avec celui des félins : « On n'avait dit, en nous voyant, qu'il s'agissait d'une confrérie de lions convoqués pour dévorer » (*idem*).

Ils ont des attitudes ambivalentes, lesquelles sont à la fois grossières, et raffinées. Brutes car elles parlent la bouche pleines à table, ils mangent « un gigot d'agneau entier » (*idem*), mangent dans des assiettes qui ont des dimensions impressionnantes tel que le démontre le narrateur dans ce passage : « Le plat principal dans l'énorme assiette de chaque convive » (*idem*) et raffinées car certaines s'expriment avec subtilité et élégance. Parmi leurs habitudes ils aiment se faire des louanges intéressées comme le décrit le narrateur dans un passage : « Ce monde réunit pour la fête distillait dans l'atmosphère de l'hôtel, conventionnelles flatteries par pur habitudes ou pour servir des calculs plus ou moins louables... » (*ibid.*, p. 62).

Cette classe sociale est, en outre, faite de personnes qui ont des comportements méprisables. Le narrateur use d'injures décrivant les rires de certains dira : « les rires assez canailles » (*ibid.*, p. 60). Dans cette perspective, ils éveillent une sensation d'écœurement que le narrateur qualifie de « mélange dégoûtant » (*ibid.*, p. 62) ou de mélanges plus ou moins fermentés de litières et de déjections animales, dans ce passage : « Les plantes nuisibles ou utiles se nourrissent de fumier » (*idem*). Il en est de même des attitudes dépourvues de dignité exprimant l'impureté, l'infamie comme le montre le narrateur qui parle de leur : « bassesse » (*idem*) ou de leur nature : « C'étaient juste des êtres humains » (*idem*).

Ils s'adonnent aussi à des accusations mensongères qui blessent la réputation et l'honneur. Le personnage dira à ce propos : « Ce monde qui distillait, dans l'atmosphère de l'hôtel, conventionnelles flatteries et tout aussi conventionnelles calomnies par pure habitude ou pour servir de calculs plus ou moins louables » (*idem*).

Les gouvernants sont, par ailleurs, des orateurs dont les discours se caractérisent par l'usage récurrent de l'un des titres honorifiques désignant la plus importante autorité politique du pays, comme le montre l'analyse qu'un personnage, invité à l'une des cérémonies, fait du discours d'un ministre : « Ce que je retiens de son discours, c'est surtout le "Son Excellence" après chaque mot... » (*ibid.*, p. 59). Ils sont aussi perçus comme des personnes obsédées par la plus importante autorité politique du pays et qui l'aiment et sont prêtes à le montrer quelles que soient les

conditions dégoûtantes, par le même personnage usant d'une comparaison dans un passage du texte : « On aurait dit une personne ne vivant que pour aimer qui, jusque dans la fiente d'oiseau verrait la trace de l'être qu'il aime » (*idem*).

Ils sont , dans cet ordre d'idées , disposés à servir cette autorité politique, à lui être fidèle , sincères et loyaux, prêts à le respecter comme le dit le personnage invité à l'une des cérémonies : « Touchante était cette preuve de dévouement ,de fidélité,d'admiration.oui oui très touchante » (*idem*) Dans cette perspective, G. Godin (1961) affirme dans c'est le l'admiration qu'excite en nous la présence d'un objet, quel qu'il soit, intellectuel ou physique auquel nous attachons quelque perfection.

Les membres de cette classe sociale ,qui font de la politique ,ont des personnes qui les haïssent et qui cherchent en conséquence à leur nuire comme le montre ce passage : « les ennemis du Suprême » (S. Tchak, 2004, p. 61), il en est de même adversaires politiques ,avec lesquels, ils sont opposés, quêtant tous le pouvoir, le premier voulant le conserver, les seconds voulant l'avoir comme le confie la principale autorité politique à une femme de son milieu : « Ils sont impatients de me voir partir, moi ; je ne suis pas pressé de les voir arriver :voilà ce qui nous oppose » (*ibid.*, p. 80).

Les personnes de cette classe sociale ont une idéologie au sens où K. Jaspers (1954, p. 403) définit cette notion :

Une idéologie est un complexe d'idées ou de représentations qui passe aux yeux du sujet pour une interprétation du monde ou de sa propre situation qui lui représente la vérité absolue, mais sous la forme d'une illusion par quoi il se justifie, se dissimule, se dérobe, d'une façon ou d'une autre, mais pour son avantage immédiat ».

Les valeurs sont, selon le poéticien V. Jouve (2001) perceptibles, dans le texte littéraire, à partir des mots sélectionnés, par l'écrivain, dans sa création et les actions des personnages.

Ces personnes ont plusieurs valeurs. La première, est la principale autorité politique de ce pays ou chef de l'Etat. Laquelle valorisation, se voit par le recours à ses titres, dans les discours qui sont faits. La seconde valeur est l'autorité, qui leur permet de fixer les règles, qui s'appliquent à la population de leur pays. Le sociologue, M. Weber, définit le pouvoir politique comme une puissance et une domination : « puissance signifie toute chance de faire triompher au sein d'une relation sociale, sa propre volonté même contre des résistances, peu importe sur quoi repose cette chance » (M. Weber, 2003, p. 95). Dans la société du texte, ce pouvoir est la volonté de conserver les fonctions politiques : « Ils sont impatients de me voir partir moi je ne suis pas pressé de les voir arriver .Voilà ce qui nous oppose » (S. Tchak, 2004, p. 80). Dans cette même logique, les gouvernants ont d'autres valeurs,

parmi lesquelles, le désir ardent de gloire, d'honneurs, de réussite sociale, laquelle valeur se voit dans cette description du narrateur : « C'étaient juste des êtres humains bourrés de désirs et d'ambitions » (*ibid.*, p. 62). En outre, les gouvernants sont attachés à leurs amantes (M. Bozon, 2009) lesquelles sont des femmes ,avec lesquelles (J. O. Eragouononona, 2008), ils ont des rapports sexuels, mais n'ont pas l'intention de les épouser, comme se décrit l'une d'elle « je ne suis même pas une maîtresse, non même pas une maîtresse comme ça quand ils veulent, ils passent, ils viennent dormir ici, ils s'en vont et puis ils m'apprennent un jour qu'ils vont se marier » (S. Tchak, 2004, p. 16). Elles sont, de fait, habitées par des sentiments, de désespoir, de chagrin comme l'explique l'une d'entre elles : « ça finit par te briser le cœur des choses comme ça. Qu'ont donc les autres femmes que moi je n'ai pas ? » (*ibid.*, p. 17). Il s'agit dans tous les cas d'une femme frustrée. Ces amantes sont, en outre, des jeunes filles qui ont une multitude de partenaires qui sont de la même classe sociale. Le narrateur, parlant de l'amante de l'un des ministres, dit à ce propos : « Le ministre devait être assez flatté de constater que Carla qui aurait pu faire des frasques par jalousie, s'en gardait comme pour lui être fidèle, même s'il savait qu'elle avait d'autres amants dans d'autres milieux aisés » (*ibid.*, p. 64). La valeur de ces amantes se voit d'ailleurs aux privilèges qu'accordent les gouvernants aux parents de ces dernières lorsqu'ils décèdent. Ils ont un traitement particulier, c'est-à-dire qu'un cimetière leur est réservé : « cimetière de colon où quelques riches avaient doté leurs mausolées d'un téléphone, d'un ascenseur, d'un climatiseur, d'une salle d'ordinateurs, d'une piscine, de toilettes en or, d'une garde-robe bien fournie où on trouvait des mentaux de fourrure » (*ibid.*, p. 99).

Ces gouvernants ont pour valeur la pansexualité, qui se voit par leurs penchants à l'homosexualité. Dans les propos du chef de l'Etat, et, de l'un des officiers, un nom est souvent récurrent Antinoüs. Lequel est dans la mythologie romaine un jeune homme qui entretenait ce genre de rapports sexuels avec l'empereur Hadrien. Il meurt noyé, dans des conditions mystérieuses, mais sa mort est interprétée comme un crime rituel (D. E. Herrendorf, 2012). Il en est de même donc des crimes rituels orchestrés contre les ennemis du chef de l'Etat par l'élite militaire à sa solde.

Les membres de cette classe sociale sont soupçonnés de s'adonner aux crimes sur des personnes qui ne sont pas désirées, et, sont les ennemis de la plus haute autorité politique du pays. Le narrateur, décrivant les activités de l'un des officiers de l'armée, avance « On lui attribuait la mort de nombreuses personnes indésirables...Et si c'était vraiment lui qui se chargeait de réduire au silence définitif les ennemis du Suprême » » (S. Tchak, 2004, p. 61) ; il en est de même des meurtres d'enfants qui ont pour cause l'accomplissement d'un rite ,plus qu'un crime de sang il obéit à une logique sacrificielle ; comme le dit le narrateur dans ce passage : « On lui attribuait la

mort de quelques enfants pour des cultes obscurs » (*idem*) ; d'autres membres accomplissent les mêmes crimes rituels que décrit le narrateur : « De toute façon si ce n'était pas le capitaine qui tuait de ses propres mains ,par sa décision ou sur commande, d'autres existaient pour le faire, puisqu'il fallait bien que quelqu'un les fit » (*idem*). Dans cette logique ce sont des personnes qui ont des troubles de personnalité, caractérisés par un comportement antisocial, un manque de remords et d'empathie que les psychiatres appellent psychopathie. Le psychanalyste, J. P. Charrier (2003), a défini le psychopathe à partir de quelques critères : la perversité, le plaisir, le désir de destruction, l'absence de remords. Aussi se demande-t-il :

Comment ne pas reconnaître le pervers contraint à mettre de mettre en acte un scénario immuable, seul susceptible de lui apporter le plaisir sexuel, quelles qu'en soient les conséquences judiciaires ? Quant au psychopathe, sa quête éperdue de jouissance transgressive, son recours permanent au passage à l'acte destructeur et son absence de remords de toute culpabilité après les crimes les plus odieux, suffisent à l'identifier, que l'on soit ou non spécialiste de la psyché (J. P. Chartier, 2003, p. 1).

Dans la société romanesque, l'un des officiers de l'armée est un psychopathe comme il est dit ici implicitement sous le mode de l'interrogation: « Et si c'était lui qui se chargeait de réduire au silence définitif les ennemis du Suprême, il devait le faire avec un tel art que la violence et la mort infligées en devenaient une jouissance pour ses victimes » (S. Tchak, 2004, p. 61). L'importance que ces gouvernants accordent aux crimes rituels démontrent leur inhumanisme, le peu de considération qu'ils ont pour la vie de l'être humain, en dehors des leurs. Ils montrent, implicitement, que leurs valeurs sont la méchanceté et la cruauté. Cette idéologie est très contestable : elle fait de la personne faisant partie de cette classe sociale une personne non autonome, incapable de penser par elle-même, en premier lieu. En second, elle fait de la femme un objet sexuel, une personne frustrée qui se dévalorise à ses propres yeux, et à ceux des épouses de gouvernants. Elle entraîne une dénaturation des rapports entre les hommes puisqu'elle favorise l'homosexualité et dévalorise l'importance de la vie humaine puisque les crimes rituels sont utilisés, par ces gouvernants, pour se maintenir au pouvoir. En dehors de cette classe sociale, le narrateur décrit une autre qui celle du peuple.

Il ressort, ainsi que, cette classe sociale est constituée de personnes occupant des fonctions politiques, notamment, les membres du gouvernement, des officiers supérieurs de l'armée, de leurs épouses, de leurs amantes. Ils sont possesseurs d'autorité politique et publique, de la capacité de dation de la mort. Leurs noms sont toujours précédés de titres honorifiques.

Ils ont des valeurs que sont la richesse matérielle, les biens immobiliers, les voitures de luxe, la surabondance, le faste. Ils s'adonnent à toutes les formes de sexualité : l'hétérosexualité, l'homosexualité, la pansexualité, la nécrophilie.

Ils ont des habitudes parmi lesquelles : la flatterie, la bassesse, le non respect des règles de bienséance. Psychologiquement, ils sont psychopathes, ils peuvent être cruels et s'adonnent aux crimes rituels. Idéologiquement, ils sont antidémocratiques. Ils suscitent, enfin, le dégoût.

A cette classe sociale, se présente une autre, celle du peuple. Celle-ci se présente d'abord comme un ensemble de familles, qui a ses valeurs. Elle a ensuite ses conditions socio-économiques de vie, ses membres se caractérisant par une vêtue, et des rapports ambivalents avec les gouvernants.

2. Le peuple

La notion de peuple (G.Bras, 2018), au fil de tous ses emplois, se conçoit comme une communauté vivant sur un même territoire, ou, par extension, unie par des caractéristiques communes, comme la culture, les mœurs, la langue, etc. Elle désigne aussi l'ensemble citoyen d'un Etat, ou des personnes constituant une nation par rapport aux gouvernants, et, en référence, aux principes de citoyenneté. La notion désigne, enfin, l'ensemble des citoyens de condition modeste ou humble par opposition aux groupes de classes privilégiées par la naissance, la fortune, la culture, l'éducation. Dans la littérature africaine (J. M. Magnack, 2015) les écrivains l'ont toujours représentée.

Dans la société romanesque, le peuple est, avant tout, un ensemble de familles. Décrivant l'un d'entre elles le narrateur dit :

Père et Mère étaient issus de ce peuple que partout l'on enserme dans la handicapante tunique de victimes des.... Et longtemps ils avaient poussé, végété dans la boue du peuple. Nous étions nés dans leur boue, avions grandi dans cette boue » (S. Tchak, 2004, p. 80).

La femme du ministre parlant de la classe sociale de sa rivale la décrit comme mélange d'eau et de particules sédimentaires fines de limons et d'argile, dans ce passage « jeune fille qui qui avait surgi de la boue » (S. Tchak, 2004, p. 58).

Le peuple a une justice, qui lui est propre, c'est la vindicte populaire. Laquelle, consiste à uriner, et, à mettre de la salive sur le corps du parent du défunt débiteur. L'un des personnages, dont la mère est décédée, montre cette crainte dans un passage : « je vous en prie, monsieur, personne ne doit savoir que Ma est morte, ils ne

doivent pas le savoir... s'ils apprenaient qu'elle est morte, bien morte, alors là, ils me pisseraient dessus. Ils me cracheraient dessus » (*ibid.*, p. 39).

Le peuple est, en outre, constitué de familles dont les pères se sont arrogés le droit d'exercer une domination totale sur les membres, un pouvoir absolu, arbitraire et sans contrôle. Le narrateur décrivant l'un d'eux dit : « Le père, qui n'avait pour autant renoncé à son pouvoir despotique sur la mère... » (*ibid.*, p. 47). Il est, dans cette logique, celui qui est autoritaire, qui impose son point de vue et sa manière de vivre aux autres comme le résume le narrateur : « Il était comme un dictateur » (*idem*). Un dictateur qui croit qu'il existe de tout temps, qui est indestructible comme le décrit le narrateur : « Un dictateur qui pourtant rivé à son sentiment d'éternité » (*idem*). Il a un territoire, c'est sa maison. Il exerce son autorité sur les membres de sa famille avec délectation.

Il est, pourtant, un dictateur détrôné par sa fille, comme le révèle le narrateur lorsqu'il décrit les rapports que l'un d'eux a à l'égard de sa fille : « Un dictateur qui avait été supplanté sur son propre territoire et obligé de subir la dure loi qu'il avait jusque là imposé aux autres avec jouissance » (*ibid.*, p. 48).

Le père de famille est narcissique. Ce terme désigne, en psychanalyse, l'amour qu'un individu porte envers lui-même, en référence au mythe grec de Narcisse (J. M. Quinodoz, 2004, p. 1). Il est amoureux de lui-même, de l'image qu'il a de lui-même. Dans le roman, le père croit ou veut croire qu'il est le seul homme « lorsqu'il voulait se convaincre d'être le seul homme de la famille ». De même, il est mysogine. Le critique littéraire C. Biet (1993, p. 1) définit la notion comme « cette haine des femmes, cette aversion pour les femmes », recourt à l'ironie pour se moquer de son fils, afin de lui faire comprendre qu'il n'est pas un homme, qu'il est donc en conséquence une femme, qu'il n'a pas la voix d'un homme, qu'il ne peut même pas faire peur à un petit oiseau :

« Mon père me disait, ironique, que je tenais trop de ma mère pour que ma parole pût faire frémir un moineau » (S.Tchak, 2004, p. 49).

Dans cette logique, le père use de prédictions, dans lesquelles, il annonce des actions l'assujettissement de sa conscience par sa future femme, lequel se verra déjà par l'accomplissement des actions dégradantes sur le corps du fils : « La femme que tu auras te pisseras dessus, tu n'es pas un homme » (*idem*). Il reproche, sans cesse, à son fils, le manque de vigueur, d'énergie, de volonté, de dureté : « Mais écoute-toi parler ! Tu es tout sauf un homme, disons un homme mou, un homme très mou, très très mou » (*idem*).

Il le compare à un animal invertébré, à corps mou : « Un mollusque, rien d'autre que ça » (*idem*). La prédiction sur l'assujettissement du fils par la femme se confirme par ailleurs :

« N'importe quelle femme te dominera » (*idem*).

Le père, dans cette logique, décrit même le sentiment d'abaissement, au sens de S. Tisseron (1992), et d'humiliation qui résulte d'une atteinte à l'honneur, à la dignité comme le montre le narrateur :

« Tu es ma honte » (S. Tchak, 2004, p. 49).

Pour le père de famille, le statut d'homme est lié à la dimension du sexe comme le rapporte le narrateur dans ce passage : « Et puis, ce truc minuscule, hein ? » (S. Tchak, 2004, p. 49), il en est de même de l'aptitude ce dernier à éveiller la douleur de la femme dans les rapports sexuels, comme l'explique le personnage à son fils dans ce passage : « Aucune femme, ne m'a fait l'insulte de prétendre m'avoir avalé, sans douleur » (*ibid.*, p. 50).

Dans cette perspective, le père de famille a des valeurs, parmi lesquelles : le machisme (A. Béjin, 1992). La notion est définie comme la tendance des personnes à mettre, en avant, de manière exacerbée et exclusive la virilité des hommes et de croire que les femmes leur seraient inférieures dans tous les domaines ou dans les domaines prestigieux, pensant ainsi qu'il est logique qu'elles soient cantonnées aux tâches subalternes. Le machisme implique souvent la phallocratie. Dans le roman, ce machisme se voit dans le passage suivant : « Raul déjà frustré de n'avoir que moi pour garçon, alors que j'étais loin du macho dont il avait rêvé pour héritier... » (S. Tchak, 2004, p. 31).

Certains pères de famille, de cette classe sociale, considèrent la cellule familiale comme le lieu de rabaissement conduisant à une mortification, un état d'impuissance ou de soumission. Le narrateur décrit ainsi ce sentiment de l'un d'entre eux : « Puisque la famille était devenue le lieu de son humiliation... » (*ibid.*, p. 51).

Par ailleurs, le père de famille est un exhibitionniste. Il aime faire étalage de sa richesse, notamment, de l'argent qu'il a grâce à sa fille, et de ses biens, à l'instar de la voiture qui lui est achetée par la même fille, ou encore de son amant qui est un membre du gouvernement. Cette attitude se donne à lire dans le passage suivant : « Il allait offrir à l'envie du quartier, il en avait l'habitude, passant d'un magasin à un autre, sans pour autant faire de folies, mais pour exhiber à la fois son véhicule et des billets de cent dollars même s'il ne devait dépenser que deux centimes » (*idem*).

Il est aussi un sadomasochiste. Le terme désigne, en psychanalyse, la pratique qui emploie la domination, la douleur, l'humiliation pour parvenir au plaisir. A ce propos, le psychanalyste S. Bach (2002, p. 127) s'inspirant des travaux de S. Freud, parle de production imaginaire qui représente un sujet dans un scénario déterminé. Il parle ainsi de : « fantasme d'être battu comme l'essence du sadomasochisme ». Dans le roman, ce sadomasochisme se voit au désir frénétique d'une femme à être battue par son époux par son époux lors des conversations violentes avec lui, et, par son incapacité à subir son indifférence. Décrivant la psychologie de ses parents, l'un des enfants relève :

Nous avons fini par comprendre que notre mère attendait parfois ces coups avec une excitation malade que lors de telles crises, elle ne pouvait pas supporter qu'il reste indifférent à ses provocations. Lui aussi comprenait les besoins les plus troubles de sa femme, il savait que parfois, elle avait envie d'un toucher brutal (S. Tchak, 2004, p. 47).

Dans un autre passage, le narrateur décrit le sadomasochisme d'un couple, par l'usage de la violence physique d'un époux sur sa femme, et, par la manifestation de tendresse qui s'en est suivie, comme le montre le dialogue suivant : « Je suis ta femme, si cela peut te calmer, gifle-moi. Il l'avait regardée tendrement et l'avait giflée pam !pam ! sur les deux joues et ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre, elle les larmes aux yeux, lui en hochant la tête » (*ibid.*, p. 48).

Le père de famille est, en outre, celui qui use de la force physique pour se convaincre qu'il est toujours un homme. La violence, en psychanalyse, est conçue comme une « profanation, une transgression, une altération de l'objet, l'usage de la force musculaire ». C'est donc par la conjonction de la présence d'un objet et de conséquences néfastes, pour celui-ci, que nous pouvons parler de violence : « Il tapait pour [...] pour être homme » (*idem*).

Par conséquent, le fils est une personne qui souffre de ces comparaisons, de ces prédictions, de cette vision que le père a de l'homme. Cette souffrance est perceptible : « J'avais vraiment souffert, surtout de ce trop petit » (*ibid.*, p. 50).

Certaines familles du peuple changent de classe sociale. L'ascension sociale, en sociologie, est un concept pour l'analyse de la structure sociale. La mobilité sociale (D. Merllié, 2013) est souvent entendue comme synonyme d'ascension sociale. Il désigne donc le changement de position sociale d'une personne par rapport à celle de ses parents. Ce changement se voit :

Grâce à elle, par ces temps où les fragiles équilibres financiers avaient fondu la classe des minorités dont l'aisance attisait les haines et les envies (S. Tchak, 2004, p. 48).

L'ascension sociale se voit, en plus, à la possession de véhicules par les personnes de cette classe sociale. Le possesseur de moyens de locomotion a désormais un titre de noblesse inférieur à celui de vicomte, mais supérieur à celui de chevalier. Le narrateur déclare, à ce propos : « Le père avait pu acheter une voiture, tu comprends Antonio, une voiture, devenant ainsi dans notre quartier, le nouveau baron » (*ibid.*, p. 48).

Dans cette perspective, l'ascension sociale, est également perceptible dans l'acquisition d'une maison d'habitation, de grande taille à l'instar de celle que l'un des pères obtient : « Le père avait pu acheter une belle villa » (*idem*).

Ce changement de classe sociale, s'obtient pour, pour les membres d'une famille, en favorisant une relation intime entre l'une des filles de ladite famille, et un membre du gouvernement. C'est ce que démontre le narrateur en précisant que : « Tout cela grâce à Carla, notre clef magique, au royaume des très grands » (*idem*).

Dans cette classe sociale, la jeune fille, dans la cellule familiale, devient la nouvelle autorité. Rapportant l'un des monologues d'un père de famille, le narrateur dit dans : « un dictateur qui avait été supplanté sur son propre territoire [...]. Et contre le nouveau pouvoir, Raul, le père ne pouvait rien ». Dans cette même perspective, elle est perçue comme la souveraine d'un Etat, une personne, qui en vertu de l'élection ou de l'hérédité exerce d'ordinaire, à vie, le pouvoir. Cette comparaison est perceptible dans le roman au passage suivant : « Notre reine, sa fille » (*idem*).

Elle devient la nouvelle autorité au sein de sa famille parce qu'elle entretient des relations amoureuses avec une multitude d'hommes qui ont une importance sociale : « Carla avait pris le pouvoir grâce aux personnalités qui faisaient escale à l'entrée de sa féminité, et surtout au ministère au ministre de la culture devenu, aux yeux de toute la ville, son amant attiré » (*ibid.*, p. 47).

Elle impose ses choix, à sa famille, lesquels deviennent les nouvelles règles auxquelles sa famille se plie comme le révèle le narrateur : « elle brandissait sa volonté comme un droit auquel toute la famille devait se plier » (*idem*).

Les fils de ces familles sont sadomasochistes, frustrés comme le laisse transparaître ce passage : « Il me gifla avec une telle jouissance que ma vessie se relâcha » (S.Tchak, 2004, p. 73).

Par ailleurs, les personnes de cette classe sociale, vivent dans la pauvreté (S. Paugam, 2005) matérielle qui se caractérisent par la précarité, l'absence de possession d'argent, comme le montre le narrateur dans ce passage : « Grâce à elle, par ces temps où les fragiles équilibres financiers avaient fondu dans beaucoup de familles »

(*ibid.*, p. 48). Ces deniers dans les familles de cette classe sociale, sont représentés par le narrateur au moyen d'une comparaison. Ils sont comparés à un aliment obtenu à partir de la matière grasse du lait : « les équilibres fragiles financiers avaient fondu, dans beaucoup de familles comme beurre sous le soleil » (*idem*). Cette figure montre que les deniers disparaissent de ces foyers. La perception de cette précarité varie de l'idée de grandeur à celle d'un sentiment de rabaissement et de souffrance : « Les pauvretés naguère, encore faites de panache et de poésie transformées en humiliantes misères » (*idem*). Dans un autre passage le narrateur montre à quel point cette misère est un dégoût : « La misère devenue une horreur quotidienne à peine supportable à l'esprit » (*idem*). Dans cette perspective, la précarité est aussi perceptible dans la rareté des aliments nécessaires à la survie de ces personnes, tel que le montre le narrateur dans un passage : « Au cours de cette période où nombre de familles étaient soumises à l'atroce torture de la faim » (*ibid.*, p. 81).

Dans un autre ordre d'idées, les personnes de cette classe sociale ressentent du chagrin, de la haine ou de la jalousie à l'égard du bonheur et du succès, à l'égard de leurs compatriotes de la classe des gouvernants Le linguiste A. Koselak (2009, p. 1) a fait une analyse des rapports entre l'envie et la jalousie pour lui, c'est : « sentiment de désir mêlé d'irritation et de haine qui anime quelqu'un contre la personne qui possède un bien qu'il n'a pas ». Quant à la jalousie, elle est la « convoitise des biens d'Autrui ». L'anthropologue R. Girard (1961), le sociologue H. Schoeck (1995) et même le théologien S. T. d'Aquin (2003) démontrent que ce sentiment suscite la souffrance et la violence dans la conscience de celui qui le ressent. Quant à la haine, c'est un sentiment qui porte une personne à souhaiter ou à faire du mal à un autre, ou à se réjouir de tout ce qui lui arrive de fâcheux. En psychanalyse, elle est un désir de destruction, de suppression de la vie d'Autrui, comme l'explique le psychanalyste P. Delaunay (2011, p. 318) : « celui qui hait dénie toute existence à l'objet de sa haine, au point de le supprimer si elle se manifeste moindrement (...). Il pétrifie l'autre, en sorte qu'il n'existe que très peu et, si ce n'est pas suffisant, il le tue. L'existence de l'autre, il n'en veut rien savoir » Dans la société romanesque, l'un des personnages dont la famille est passée de cette classe des pauvres à celle des gouvernants décrit ce sentiment que les pauvres ressentent : « Nous avons soudainement accédé à la classe des minorités dont l'aisance attisait les haines et les envies » (S. Tchak, 2004, p. 48).

Ils sont paradoxalement, aussi, admiratifs des personnes de la classe des gouvernants. Le narrateur décrivant l'arrivée de l'un d'eux dans un quartier de pauvre le démontre : « un jour, pour la première fois, à bord d'une limousine noire, le capitaine lui-même vint chez nous. Ce fut un grand évènement. Tout le quartier s'était instantanément rameuté pour observer de près le bel homme, le puissant capitaine vu souvent à la télé à la droite du suprême... Ils improvisèrent des chants et des danses » (S. Tchak, 2004, p. 78).

Le peuple est un ensemble de personnes désagréables, affreuses à regarder comme le montre le narrateur : « Il n'y a pas plus laid que le peuple » (*ibid.*, p. 82). Il est de plus un agrégat de personnes : « Cette masse ».

Il est de surcroît perçu comme un ensemble d'animaux « cette masse dont l'existence telle celle des bêtes, se résumait à chercher, à bouffer, à copuler, à enfanter, à crever » (*idem*). Il éveille une sensation d'écœurement, un sentiment de répulsion comme le décrit le fils d'une famille faisant désormais partie de la classe des gouvernants : « cette masse était dégoûtante ».

Ces pauvres portent des vêtements usés et sales comme le décrit le personnage-narrateur : « cette harde de haillonneux » (*idem*). Elle représente presque à travers les termes de K. Max une sorte de *lumpenprolétariat*.

Les démunis sont, en outre, des personnes qui ont un comportement de personnes qui échangent des relations sexuelles contre une rémunération, donc de prostitués. Le narrateur fait cette comparaison au passager suivant : « Au cours de cette période, où beaucoup de familles étaient soumises à la déshonorante nécessité de lever vers n'importe quel crétin étranger ou revenu de l'étranger un regard intéressé de pute » (*ibid.*, p. 81).

Ce peuple a ses croyances irraisonnées (E. Mozzani, 1999) fondées sur la crainte ou l'ignorance qui prête un caractère surnaturel ou sacré à certains phénomènes, à certains actes, à certaines paroles comme le montre le narrateur dans un passage : « les plus imbéciles superstitions avaient pris tout leur pouvoir sur la raison pour que l'imaginaire fut plus que jamais confondu avec la réalité » (S. Tchak, 2004, p. 81).

Il ressort ainsi que le peuple est un ensemble de personnes constituées de familles dans lesquelles le père est un despote, un masochiste, un sadomasochiste, un exhibitionniste, un narcissique. Ces familles vivent généralement dans des conditions socio-économiques précaires. Les enfants de ces familles se caractérisent par le port vestimentaire haillonneux. Dans ces familles, l'autorité paternelle est bafouée par celle de jeune fille adulte, laquelle devient la nouvelle autorité en raison des relations qu'elle entretient avec ces amants qui sont de la classe sociale des gouvernants, lesquels l'enrichissent et mettent en conséquence toute la famille à l'abri du besoin, et la fait accéder aux milieux de ces derniers et aux deniers publics de l'Etat. Le peuple a sa conception de la justice, et ses croyances qui sont des superstitions.

Il est constitué de personnes humiliées par la précarité de leurs conditions de vie, envieuses et jalouses de celle de la classe des gouvernants. Il est méprisé par les gouvernants, lesquels n'en ont que du dégoût.

Conclusion

Somme toute, la classe sociale est dans le roman un ensemble de personnes constituées, soit de celles qui gèrent l'Etat, soit des personnes hautement gradées de l'armée, de personnes qui n'ont pas de fonctions particulières dans la société. Ces personnes sont constituées en cellules familiales légalement reconnues. Les noms de ces personnes sont parfois précédés de titres distinctifs. Elles ont, de plus, plusieurs

formes d'autorité, politiques et publiques et familiales. Elles sont reconnaissables à leurs morphologies vestimentaires, à leurs biens immobiliers, à leurs automobiles De surcroît, Les personnes d'une classe sociale ont des valeurs, notamment, le matérialisme, toutes les formes de sexualité. Ils ont des croyances irraisonnées, des cultes obscurs. Certaines personnes ont des idéologies politiques, d'autres souffrent de maladies mentales. Enfin toutes ces personnes éveillent le dégoût.

Il y a deux classes sociales : la première est celle des gouvernants, la seconde celle du peuple. Les deux entretiennent des rapports complexes. D'abord celui de domination de la première sur la seconde. Le second, celui de l'ambivalence (admiratif et jaloux) du regard que portent les personnes de la seconde classe sur celle de la première. L'un des rapports est, aussi, celui d'une perception réciproque, et, relative de dégoût entre les membres de ces classes sociales. Enfin, les membres de la classe du peuple peuvent changer de classe et faire partie de celle des gouvernants. En revanche le contraire ne semble pas possible.

Dans cette société, les frustrations des personnes de la classe du peuple ne peuvent être éradiquées qu'à condition qu'il y ait un partage plus équitable de la richesse matérielle, notamment des deniers publics. L'analyse du sociologue François Dubet qui affirme que la compréhension des inégalités sociales passe celle des classes sociales semble pertinente. L'écrivain montre, toutefois que l'origine des inégalités sociales est l'impossibilité pour tous les citoyens de ce pays d'accéder aux deniers publics.

Références bibliographiques

- ASSAH H. Augustine, 2008, « Au nom de bonnes bêtes : réflexion sur l'inscription des animaux dans la littérature africaine », *Francophonía*, n°17, Cadiz, Universidad de Cadiz, pp. 31-47.
- BACH Shelom, 2002, « Le sadomasochisme dans la pratique clinique et la vie quotidienne », *Revue française de psychanalyse*, vol. 66, pp. 1215-1224.
- BEJIN André, 1990, *Le Nouveau tempérament sexuel*, Paris, Editions Kimé.
- BERTHE Abdoulaye, 1999, « Henry Lopès et William et Sassine, métis et romanciers africains négro-africains », *Ethiopiennes*, n°62, [en ligne], URL : ethiopiennes.refer.sn.
- BIET Christian, 1993, « Du critère de la misogynie appliqué au XVII^e siècle : le cas de La Bruyère », *Les Cahiers du GRIF*, n°47, pp. 25-36.
- BOZON Michel, 2009, *Sociologie de la sexualité*, Paris, Armand Colin.
- BRAHIMI Denise et TREVARTHEM Anne, 1998, *La Femme dans la littérature africaine*, Paris, Karthala.
- BRAS Gérard, 2018, *Les Voies du peuple. Eléments d'une histoire conceptuelle*, Paris, Amsterdam, Editions.
- BRISSON Luc, 2008, *Platon, œuvres complètes, Timée*, Paris, Flammarion.
- CHARTIER Jean Pierre, 2020, « Psychopathes ou pervers : le faux débat », *Le Journal des psychologues*, octobre, pp. 1-4, [en ligne], URL : <https://www.psychanalyse.com>.

- CROS Edmond, 2003, *La Sociocritique*, Paris, L'Harmattan.
- DUCHET Claude, 1979, *Sociocritique*, Paris, Nathan.
- D'AQUIN Saint Thomas, 2003, « Les passions de l'âme », *Somme théologique*, t. II, Paris, Editions du CERF, pp. 171-299.
- DELAUNAY Pierre, 2011, *Les Quatre transferts*, Editeur Fédération des ateliers de psychanalyse, Paris.
- DUBET François, 2014, *Inégalités et justice sociale*, Paris, La découverte.
- , 2012, « Classes sociales et description de la société », *Revue française de socio-Economie*, n°10, Paris, La Découverte, pp. 259-264.
- DORMAGEN Jean Yves, 2015, *Introduction à la sociologie politique*, Paris, Editions Le Boeck Supérieur.
- ENGELS Friedrich, 1893, *Der ursprung der familie des privateigentums und des staats*, Zurich, Hottingen.
- ERAGOUONONA James Obitaba, 2008, « L'esthétique du discours de la prostitution. L'exemple de Sadj, Hampate Bâ, Béti, Daher, Ahemed Farh, Sembene Ousmane, Labou Tansi, et, Beyala », *Ethiopiennes*, n°81, pp. 1-4, [en ligne], URL : <https://ethiopiennes.refer.sn>.
- FAYOLLE Roger, 1979, « Quelle sociocritique pour quelle littérature ? », *Sociocritique*, C. Duchet éd., Paris, Nathan, pp. 215-217.
- FLEURBAEY Marc, 2003, « Justice sociale ou lutte des classes ? », *Revue Mouvements*, n°26, pp. 48-54, [en ligne], URL : <https://doi.org/10.3917/mouv.026.0048>.
- GIRARD René, 1961, *Mensonge romantique et Vérité romanesque*, Paris, Grasset.
- HERRENDORF Daniel, 2012, *Mémoires d'Antinoüs*, Paris, Est-Samuel Tastet Editeur.
- JASPERS Karl, 1954, *Origine et sens de l'histoire*, Paris, Plon.
- JOUBE Vincent, 2001, *Poétique des valeurs*, Paris, PUF.
- KOSELAK Arkadiusz, 2009, « Jalousie et envie : l'affectivité tout en nuances », *Pratiques*, n°141-142, pp. 165-178, [en ligne], URL : journals.openedition.org.
- LUKACKS Georges, 1989, *La Théorie du roman*, Paris, Gallimard.
- MAGNACK MAMBI Jules, 2015, *Le Peuple dans la littérature africaine contemporaine*, Paris, L'Harmattan.
- MARX Karl, 1867, *Das capital, Kritik der politischen oekonomie*, Hambourg, Verlag Von Otto Meisner.
- MARX Karl et ENGELS Friedrich, 1848, *Manifest der Kommunistischen partei*, Londres.
- MEMEL-FOTE Harris, 1991, « Des ancêtres fondateurs aux Pères de la nation : Introduction à une anthropologie de la démocratie », *Cahier d'études africaines*, vol. 3, n°123, pp. 263-285, [en ligne], URL : www.Persee.fr/Issue/cea_008-0055_1991_num_31_123.
- MERLLIE Dominique, 2013, « La mobilité sociale », *Les Mutations sociales de la société française*, Paris, La Découverte, pp. 6-32.

- MOZZANI Eloise, 1999, *Le Livre des superstitions, mythes, croyances et légendes*, Paris, Robert Laffont.
- PAUGAM Serge, 2005, *Les Formes élémentaires de la pauvreté*, Paris, PUF.
- PINTO Louis, 2009 « Excellence, d'excellence », *Savoir/Agir*, n°9, pp. 89-92, [en ligne], URL : <https://doi.org/10.3917/sava.009.0089>.
- QUINODOZ Jean Michel, 2004, *Lire Freud*, Paris, PUF.
- SCHOECK Helmut, 1995, *L'Envie une histoire du Mal*, Paris, Plon.
- TISSERON Serge, 1992, *La Honte, psychanalyse d'un lien social*, Paris, Dunod.
- TOCQUEVILLE Alexis de, 1835, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Editeur G. Gosselin.
- YOURCENAR Marguerite, 1951, *Mémoires d'Adrien*, Paris, Plon.
- WEBER Max, 2003, *Economie et société*, Editions Pocket.